Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 7 (1910-1911)

Artikel: La vieille rosine
Autor: Ramuz, C.F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750395

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA VIEILLE ROSINE

Elle avait trop aimé sa fille, c'est de quoi elle fut punie. Voilà trois fois déjà qu'elle l'appelait, et Julie ne répondait pas. Et elle avait alors essayé d'ouvrir la porte: la porte était fermée à clé. Et elle était venue s'asseoir sur le banc du jardin, et elle était bien triste.

Pourtant il faisait un grand ciel tout bleu et un grand beau soleil d'été qui brillait en vives couleurs aux pétales des passeroses, plantées en bordure tout le long du mur; on entendait partout bourdonner les abeilles. Rien qu'une petite maison, au toit bas et dedans deux chambres, et autour un petit jardin. Puis là-bas une route blanche, là-bas aussi une colline, et le village était au pied.

Elle était assise et ne bougeait pas. A la fin, il se fit un bruit de pas dans l'escalier; elle tourna la tête, sa fille parut. Elle était en train de mettre ses gants.

— Tu ne pourrais pas, dit-elle, me laisser m'habiller tranquille? Qu'est-ce que tu me voulais?

Elle parlait d'une voix sèche. Et on aurait dit tout à fait une demoiselle de la ville, sauf que ses gants étaient en coton. Mais elle avait un grand chapeau à fleurs, une robe en batiste blanche et des bottines assorties, à haut talon et à boutons.

— Je ne savais pas ce que tu faisais. Tu ne m'avais pas dit que tu voulais sortir.

— Est-ce qu'il faudrait peut-être à mon âge que je te demande encore permission?

— Au moins, si tu me disais où tu vas.

Elle n'osait pas demander davantage, étant timide avec sa fille; et elle avait aussi le cœur trop tendre, si bien que les moindres mauvaises paroles lui faisaient mal.

— Danser, bien sûr.

— Danser! mais tu as déjà dansé l'autre dimanche.

Et elle ne put pas s'empêcher d'ajouter:

— Vois-tu, Julie, j'aimerais mieux que tu n'ailles pas cette fois. Les gens diront que tu deviens coureuse.

Julie l'interrompit, et haussant les épaules:

— Les gens diront ce qu'ils voudront! Ça me plaît, à moi, d'y aller.

Alors Rosine vit qu'il n'y avait rien à faire. Rien à faire qu'à la laisser aller où l'appelait le plaisir, puisqu'elle aimait avant tout le plaisir; car ces choses sont plus fortes que nous, pauvres; elles étaient plus fortes qu'elle, qui était vieille, en sorte qu'elle se résigna, et, baissant la tête, se tut.

L'autre, cependant, avait mis ses gants.

— Voilà, dit-elle, il ne faut pas compter que je sois là pour le souper. Bien sûr, je serai invitée. Il faudra que tu caches la clé sous le tas de bois, parce que, quand je rentrerai, tu seras couchée.

Roisine dit:

— Je t'attendrai.

— Je ne veux pas que tu m'attendes.

— Oh! bien, alors, je mettrai la clé..

Et Julie s'en alla.

Elle était grande, forte, avec des formes accusées, quoiqu'elle n'eût que dix-huit ans; ses cheveux, sous son chapeau, tombaient en un gros lourd chignon; et il semblait que son chignon lui tirât la tête en arrière, tellement elle marchait droit, et la poitrine ressortie, et elle balançait les hanches en marchant.

Elle s'en allait vers le village, elle avait pris à travers prés, elle ne fut bientôt plus qu'un petit point blanc tout là-bas; et Rosine pensa: „Elle ne m'a pas seulement embrassée!"

Elle était, elle, toute voûtée et toute pleine de douleurs. Elle n'avait que cinquante ans et elle en paraissait septante. Seulement, quand on travaille comme elle avait travaillé, les années comptent double. Très peu de temps après leur mariage, son mari était mort, qui buvait d'ailleurs et qui la battait, mais encore était-ce quelqu'un: lui une fois parti, elle était restée seule. Toute seule avec la petite, qu'il avait fallu élever. Alors ç'avait été quinze ans de dur ouvrage, quinze ans à avoir mal dans les bras et les reins, avec le dessous des pieds cuit et la peau des mains crevassée: mais l'amour était là, qui fait que le reste n'est rien.

Elle pensait: „Quand Julie sera grande . . ." voilà ce qu'elle pensait. Souvent ainsi on pense à une chose, et puis c'est une autre qui vient.

Parce qu'il faut que le cœur des filles se tourne vers les hommes, à peine il a mûri. Elle regarda: le petit point blanc avait disparu. On n'a pas même des larmes, à quoi sert-il d'avoir des larmes? Mais c'est plutôt que le dedans les yeux est brûlé, tellement on a déjà pleuré. Et aussi, dans les petites douleurs d'un moment viennent les larmes: dans les grandes, qui sont sans fin, il n'y a plus qu'aridité. On ne peut que lever les mains et elles retombent d'elles-mêmes. Elle pensait: „Il y a là-bas la musique Chevalley; quand il y a là-bas la musique Chevalley, je pourrais bien mourir que ça ne la retiendrait pas." Et puis sans qu'elle sût pourquoi, il lui semblait sentir comme un plus grand malheur qui se levait de cette fête; — qu'il y aurait une suite à cette fête et que cette suite serait, pour elle, un encore plus grand malheur. C'est pourquoi elle avait peur.

Les abeilles tournaient, entraient aux cœurs sucrés des lys, et ressortaient tout allourdies; mille et mille petits corps roux buttant maladroits aux bâtons des lys, se cognant partout; et avec les abeilles, il y avait les mouches et les papillons des beaux jours; cela dansant ensemble dans la poussière du soleil, et l'air dansant aussi, les formes, les couleurs, les lignes; mais elle sentait seulement le poids sur elle du soleil et de la chaleur, ennemis des vieux au pauvre corps las; et ne bougeait pas, accablée.

Alors, en même temps que le soleil baissait (car on était déjà au soir), les bruits autour d'elle décrurent: bientôt tout fut silencieux; et dans le repos bleu de l'air, où la nuit monte et vient et reste suspendue, par moment à présent les notes d'une danse venaient depuis là-bas: le cri, plus rare, du piston, et à intervalles égaux, indiquant la cadence, le grognement sourd du trombone; parce qu'ils s'amusaient là-bas, et elle aurait voulu l'oublier qu'elle n'aurait pas pu l'oublier. Cela lui disait: „Ta fille danse; à chaque fois que le grand Chevalley souffle dedans son instrument, elle fait un pas de côté et un demi-tour avec tout son corps; elle est tenue par un garçon, elle ne pense pas à toi."

La lune était sortie et se tenait sur la colline. Et les grillons, en accompagnement à la musique de la danse, agitaient dans l'air leurs petits grelots. Elle avait été boire son café, et puis elle était revenue. Et la nuit s'avançait, mais on dansait toujours.

Alors, si elle avait osé écouter son cœur, elle serait restée là à l'attendre, mais elle n'osait pas, elle se disait: „Elle se fâcherait encore.“ Si bien que, comme onze heures sonnaient, elle alla se coucher, mais elle ne put pas s'endormir.

Il était très tard quand Julie rentra. Elle prit la clé sous le tas de bois, puis elle monta l'escalier, car elle habitait au premier; seulement elle n'était sans doute pas pressée de se mettre au lit, car longtemps encore Rosine l'entendit aller et venir dans sa chambre. Et le jour était presque là, quand enfin elle s'assoupit.

Puis le pâle de l'air entrant par les carreaux, les vieilles habitudes firent que presque aussitôt elle se réveilla; et une fois réveillée, elle ne pouvait pas rester au lit; elle s'habilla donc, et elle alla à la cuisine et, comme chaque jour, se mit à allumer son feu.

Elle allumait son feu et mettait bouillir l'eau dans un vieux coquemar en fer-battu, pour son café dont elle était plus que de tout gourmande; et elle ne mangeait presque pas, mais elle buvait deux grands bols d'un café très noir et très fort, et rendu amer par la chicorée.

Et généralement elle le buvait seule, car Julie était paresseuse et ne se levait que beaucoup plus tard, mais ce matin-là, à peine Rosine était-elle assise et avait-elle commencé de couper son pain en nocettes, pour le tremper dans son café, qu'on entendit là-haut remuer dans la chambre, et le plafond bas se mit à craquer; et elle reconnut tout de suite à ce signe, que l'idée d'un malheur qui était en elle la veille, ne l'avait, hélas! pas trompée, puisque Julie était debout de si bonne heure... Et en effet, un moment après, elle entra.

— Mère, dit-elle, j'ai à te parler.

* * *

Il avait bien fallu que ce mariage se fît, et Rosine de nouveau avait été impuissante, quand-même elle avait tout prévu. C'était un grand garçon, avec une moustache blonde, et des cheveux frisant bas sur le front; et il était pauvre et allait en journée; mais Julie n'avait vu en lui que sa force et que sa beauté.

Or l'homme est vite détaché; et, quand il se détache, en même temps s'en vont ses grimaces de gentillesse et ses petites manières douces; il se montre dans sa vraie nature, qui est de méfiance et de brutalité. Six mois ne s'étaient pas passés qu'elle avait déjà pâli et maigri. Ils avaient été habiter tout à l'autre bout du village, dans un petit appartement d'une chambre et d'une cuisine. Les quelques meubles qu'ils avaient, Rosine les leur avait donnés. Elle leur avait donné tout ce qu'elle avait pu, jusqu'à ne rien garder pour elle. Et Julie n'allait jamais chez elle; elle, elle venait chaque jour.

De la voir, à présent, cela lui suffisait, son cœur étant devenu tout modeste, à force d'avoir été privé. Rien qu'un petit moment, avec les mêmes phrases: „Comment vas-tu?" „Merci, je vais bien." — „Et Ulysse?" — „Il va bien aussi." — „Je t'ai apporté un pot de confitures." — „Est-ce de celle aux abricots? Alors, tant mieux, parce que c'est la seule qu'il aime."

Elle venait ainsi un petit moment tous les jours, mais Ulysse n'en était pas content. Il disait à Julie: „Qu'est-ce qu'elle vient faire, ta mère? Je sais bien ce qu'elle vient faire, elle vient nous espionner."

Et, plus violent chaque fois:

— Elle n'est plus jamais chez elle, cette vieille. Fais attention qu'un jour je ne lui montre pas la porte.

Julie ne répondait pas, elle ne défendait point sa mère. Elle le laissait dire, seulement attentive à ne pas lui déplaire, mais toujours, malgré tout, il trouvait des prétextes pour recommencer à crier; et maintenant il la battait.

Rosine ignorait tout cela, parce que Julie était fière et elle se cachait pour pleurer. Elle avait seulement remarqué, comme tout le monde, que sa fille devenait triste et qu'elle avait mauvaise mine; seulement elle était enceinte, ce qui explique bien des choses, et Rosine tâchait de s'expliquer par là cette tristesse et cette mauvaise mine, se disant pourtant quelquefois: „Elle ne doit pas être heureuse." Et cela fit, qu'elle venait encore plus souvent, lui apportant chaque fois maintenant quelque chose à manger, tantôt un beau rayon de miel, tantôt un gros quartier de lard, dans sa crainte qu'elle n'eût faim ou qu'elle ne se soignât mal.

Un jour, pourtant, Julie lui avait dit:

— Tu n'as pas besoin de venir si souvent.

Et comme le même soir, Ulysse lui avait fait une nouvelle scène, le lendemain, elle recommença, mais cette fois plus clairement:

— Il te faut rester un peu plus chez toi, ça vaudra mieux pour toi et pour moi.

Rosine ne comprenait pas, ou elle ne voulait pas comprendre; elle répondait seulement:

— Je viens parce que tu ne viens pas.

Quelques jours passèrent encore; puis il en vint un, c'était en avril; ce jour-là Rosine était tout heureuse. Elle avait avec elle une pièce de toile qu'elle avait été acheter, la veille, à la ville et qui était pour la layette, parce que l'enfant serait bientôt là. Elle avait économisé pour cela sou par sou, depuis le nouvel-an, et avait gardé aussi tous ses œufs qu'elle avait vendus au marché; et elle était heureuse, les ayant bien vendus et ayant à présent sa toile. Elle pensait: „Il y a de quoi faire six petites chemises et trois paires de drap. C'est assez pour les premiers temps. Julie va être bien contente."

C'était ce qu'elle pensait et monta l'escalier. La porte était ouverte, elle n'eut pas besoin de heurter comme d'ordinaire; et voici, elle vit Julie, assise près de la fenêtre, la tête basse, et qui pleurait. Tellement enfoncée et enfermée dans son chagrin qu'elle n'avait pas entendu sa mère monter, et ce ne fut que quand Rosine entra qu'elle releva la tête, et de surprise, un court moment, demeura là, les bras pendants.

— Julie! dit Rosine. Ah! mon Dieu, qu'as-tu?

Mais Julie s'était déjà reprise. Elle regarda sa mère:

— Je n'ai rien.

— Ah, dit Rosine (et elle posa son paquet sur la table), je vois bien que tu as quelque chose, comme si on pleurait ainsi quand on n'a rien, comme tu dis.

Et elle s'avança vers Julie, laquelle alors brusquement se leva, et elle avait eu le temps d'essuyer ses larmes avec le coin de son tablier; elle paraissait calme, par un effort de fierté, et déjà toute consolée, et il semblait qu'elle se fût levée pour empêcher sa mère d'approcher davantage, comme ayant peur de cet amour.

— Voilà, dit-elle, c'est comme ça des douleurs qui me prennent à cause que j'en suis à mon septième mois.

Mais il était trop tard pour la tromper encore, et Rosine hocha la tête.

— Julie. répondit-elle, je vois bien que tu mens.

Et elle hocha de nouveau la tête.

— Je vois bien que tu mens, parce que tes yeux le disent, que tu mens. Pourquoi est-ce que tu me caches des choses? Vois-tu, quand tu m'as parlé de ce mariage, je t'avais bien dit qu'il ne t'apporterait pas le bonheur, mais tellement vite! qui l'aurait pensé? Et à présent, tu te sauves de moi, au lieu de venir vers moi, puisque tu m'as, — et il y a d'autres qui sont orphelines; celles-là on les plaint, au lieu que toi, il semble que tu veuilles te plaindre de m'avoir . . . Qu'est-ce qui se passe, Julie?

A mesure que sa mère parlait, elle se fermait davantage; loin de s'abandonner comme d'autres auraient fait, il semblait qu'à chaque parole elle se reprît un peu plus; et à chaque parole elle se retirait davantage en dedans, comme on vit à ses traits, d'abord détendus, qui se retendirent et devinrent durs. De même, devant ceux qui appellent au secours, les portes des maisons se ferment.

— Puisque je te dis que tu te trompes.

— Si tu n'étais pas seule à parler ainsi, passe encore; mais il y a les gens et on raconte des choses . . . et puis je viens de te voir pleurer.

— Alors tu crois les gens; moi, tu ne me crois pas.

— Ecoute, Julie . . .

Mais la colère la prenait, et interrompant tout à coup sa mère :

— Eh bien! veux-tu que je te dise? . . .

Elle continua :

— Veux-tu que je te dise? . . . Le mieux serait que tu ne viennes plus.

Rosine fit un pas en arrière, croisa ses mains, les décroisa, et elle eut tout juste la force;

— Pourquoi? dit-elle.

— Parce qu'Ulysse n'aime pas.

Sa peau se plissa au coin de sa bouche, et au coin de ses yeux, les rides qu'elle avait creusées là profond se mirent à trembler:

— Moi qui venais t'aider, à cause du petit et qui t'apportais de la toile . . .

— Il vaudrait mieux pas.

Elle restait là et cherchait ses mots, qu'elle ne trouvait plus, parce qu'il y avait un grand bouleversement dans sa tête, et ses idées avaient été comme mises de travers, en sorte qu'elles ne pouvaient plus sortir. A ce moment quelqu'un entra; c'était Ulysse. Il entra lourdement, à pas hésitants, ayant bu. Il s'arrêta un moment sur la porte, il regarda, il fit trois pas, puis levant le poing, de toutes ses forces, il cogna sur la table:

— Tonnerre! dit-il.

Julie était devenue pâle. Son ventre déjà gros avançait sous son tablier. Rosine n'avait pas bougé de sa place. Il la montra du doigt et dit à sa femme:

— Qu'est-ce qu'elle fait encore là?

Elle ne bougea pas davantage. Seulement les plis de sa peau s'étaient mis à trembler plus fort, et ses mains aussi à présent tremblaient, qu'elle levait, puis abaissait; elles étaient pierreuses avec des doigts tout noirs . . .

Mais on aurait dit que ce silence même irritait Ulysse. Il cria plus fort:

— Vous entendez, je suis chez moi. Et vous, vous n'êtes pas chez vous. Et qu'est-ce que vous venez faire ici? Espionner pour vos cancans, et aller mentir sur les autres, au lieu de regarder chez vous! . . .

Alors elle trouva un reste de forces, à cause de l'injustice qu'il y avait dans ces paroles (et il y en a toujours dans les paroles des hommes, mais cette fois il y en avait trop); elle dit, et les mots difficilement lui venaient, comme coupés en deux, dans sa gorge, au passage, elle dit:

— J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu. Qui est-ce qui vous a donné les meubles pour vous meubler; et l'argent, qui vous l'a donné? . . .

Elle dit cela. Lui, il avait mis les mains dans ses poches, et à présent tout contre elle, se penchant en avant:

— Alors vous venez me le reprocher! On vous le rendra, votre argent. Ça vous étouffe, de ne plus l'avoir... Et puis tenez, j'en ai assez de cette vie. S'éreinter tout le jour et ne pas même avoir la paix chez soi, quand on rentre éreinté. C'est comme votre fille! Ah! c'est du joli, votre fille; elle vous vaut bien, allez! Ça tourne les yeux après les garçons, ça vous hameçonne; après quoi, on est tranquille, on est mariée...

Julie avait fait un pas vers lui, mais il l'écarta de la main.

— Naturellement, reprit-il. Ça ne pouvait pas se placer ailleurs, ça c'est placé comme ça a pu; et à présent, juste si on a été dix mois ensemble, la voilà enceinte, un enfant encore à nourrir. Vous pouvez la reprendre, votre fille, si c'est ça que vous voulez, votre fille et votre argent, seulement allez-vous en vite...

A présent qu'il était lancé, il ne pouvait plus s'arrêter. Mais Julie s'était de nouveau avancée vers lui, et comme il la repoussait de nouveau, elle lui avait pris la main.

— Ulysse! dit-elle, Ulysse!

Il dit:

— Fiche-moi la paix!

— Ulysse, ne te fâche pas. Je travaille tant que je peux, Ulysse, tu sais bien. Et puis que je t'aime.

Il la regarda attentivement et lui demanda:

— Alors qu'est-ce que vous faites là les deux, quand je n'y suis pas?

— Ce n'est pas ma faute, dit-elle, je lui avais dit de ne pas venir.

Il la regarda encore, comme s'il doutait d'elle; puis, s'étant brusquement calmé:

— Il faudra alors qu'elle déménage, et tout de suite; c'est à choisir entre elle et moi.

Elle n'hésita pas. Elle se tourna vers sa mère. Ses yeux s'étaient mis à briller. Et la vieille Rosine était toujours à la même place, et ses mains, qu'elle tenait jointes, continuaient à monter et descendre, et à trembler contre son tablier.

— Je t'avais prévenue, dit Julie.

Et il se passa un petit moment.

— Eh bien, qu'attends-tu? reprit-elle.

Mais il semblait que Rosine n'eût pas encore compris, car elle ne bougeait toujours pas; et Julie la prit par le bras.

— Quand on te dit de t'en aller!

Et Ulysse cria:

— Quand on vous dit de vous en aller . . . Faut-il qu'on vous pousse dehors?

Elle respira longuement, ses paupières battirent, on entendit le bruit d'un gros sanglot; et penchée en avant, toute diminuée, elle se dirigea vers la porte.

— Et puis reprends ta toile. On n'en a pas besoin.

Docilement, elle revint; elle mit le paquet sur son bras, puis à tout petits pas sortit: et la porte violemment poussée se ferma derrière elle, avec un claquement.

C. F. RAMUZ

□□□

SCHAUSPIELABENDE

Der Tod *Leo Tolstois* hat eine Zürcher Theatererinnerung in mir geweckt. Das hiesige Stadttheater ist es gewesen, das zum erstenmal in der Schweiz Tolstois Schauspiel „Die Macht der Finsternis" zur Aufführung gebracht hat. Die Meinungen in der Presse waren geteilt, und im Publikum scheint da und dort Entrüstung gewaltet zu haben. Von Basel aus verfolgte ich die Äußerungen des Für und Wider in den Zeitungen. In der „Neuen Zürcher Zeitung" erstand damals dem Drama ein Beurteiler, der mit sicherem Blick das Bedeutungsvolle des Werkes herausfand und das Stück in große literarhistorische Zusammenhänge hineinstellte. Es war, wenn ich recht berichtet bin, einer der ausgezeichnetsten Lehrer der Hochschule, der diese wertvolle Orientierung des öffentlichen Urteils unternommen, ein Mann, der über seinem meisterlich beherrschten Fach den Überblick über die Weltliteratur nicht vernachlässigt hatte. Im Januar 1901, als an einem Sonntagnachmittag „Die Macht der Finsternis" wieder auf dem Programm stand, fuhr ich nach Zürich, um der Vorstellung beizuwohnen; und noch heute entsinne ich mich mit lebendigster Deutlichkeit, wie groß der Eindruck auf mich war. Wir haben seither das Drama wieder in Zürich gesehen, und es wäre jetzt, zum Gedächtnis an den großen Dichter, durchaus angezeigt, das Schauspiel wieder auf den Spielplan zu setzen.

„Die Macht der Finsternis" stammt aus dem Jahre 1886. Ein volles Jahrzehnt hatte der Dichter Tolstoi geschwiegen. Nach dem Erscheinen der Anna Karennina hatte die schwere innere Krisis, die in dem großartigen Roman in der Gestalt Ljewins ihr ergreifendes, das tragische Geschick der Adultera schließlich völlig übertönendes Echo gefunden hat, Tolstoi der Dichtung völlig entfremdet: mit heißem Bemühen suchte er nach einer festen neuen Grundlage seiner Weltanschauung, seiner Lebensgestaltung.